

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISSENT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE ROI DES VOLEURS

PREMIERE PARTIE — MORTE OU VIVANTE

XII

CARTOUCHE AU TRAVAIL

La vie de cette peuplade errante devait séduire son imagination. La foule accourait pour les voir. Leurs enfants, garçons et filles, étaient on ne peut plus habiles faiseurs de tours. Ils étaient très bruns, maigres, de physionomie orientale, mais généralement on les trouvait laids, malgré leurs grands yeux noirs pleins de feu, la pureté de leur denture, la finesse de leurs traits. Il est vrai qu'ils étaient peu vêtus et sales...

Les hommes étaient forgerons, étameurs, musiciens; les femmes diseuses intelligentes de bonne aventure, sorcières; les filles dansaient et chantaient. Tout le monde volait.

Les bohémiens accueillirent volontiers parmi eux ce gamine vicieux, souple, robuste et adroit. Ils se l'attachèrent en le dressant à des tours d'adresse pour lesquels il était admirablement doué. L'agilité de ses mains, les ressources de son esprit étonnaient ses maîtres.

Mais, tombé malade à Rouen, il dut y rester à l'hôpital. Son apprentissage dans la vie de bohème avait duré trois ans. Entré en convalescence, il passa quelque temps chez un oncle en Normandie, puis se décida à revenir chez son père, établi à la Courtillo; mais il reprit sa vie dissipée et commença par faire l'éducation bohème de ses frères et sœurs. Il leur apprit l'argot et l'art de vivre aux dépens

d'autrui. Un d'eux en profita si bien qu'il fut plus tard pendu. Il connaissait le monde des coquins dans ses variétés, mendiants, voleurs et assassins: — le "cagou," voleur solitaire, le "doubleur," filou habile à "monter un coup," le "doffardeur ou défrusquinier," voleurs de paquets et de vêtements, le "déta-

cheur de bouhobs," coupeur de bourse, le "doubleur de sorgue" ou voleur de nuit.

Ses galanteries et ses larcins obligèrent son père à le chasser, et pendant quelque temps il vécut en "boulinant à la tiro." Ses récoltes étaient fructueuses et lui permettaient de mener joyeuse vie.

Puis le Pont-Neuf avec ses chanteurs, ses saltimbanques et racleurs, l'attira. Il se mit à la solde d'un sergent recruteur. Un jour qu'il devait fournir quatre hommes à ce dernier, il n'en put trouver que trois. Le sergent fit semblant de s'en contenter et paya même bouteille. Mais, le lendemain matin, Louis-Dominique se trouva quatrième, avec ses trois pigeons de la veille, six écus en poche, pieds et poings liés, sur la route de Meaux. Il n'y avait plus à s'en débiter, il avait fait le quatrième, il était soldat.

Ce singulier mode de recrutement amenait

sous les drapeaux une population de déclassés, de vauriens, de vagabonds de la pire espèce. Ce fut à l'armée que Cartouche se perfectionna dans le mal, il y trouva des compagnons dignes de lui, experts dans le crime autant qu'audacieux. A la paix, l'armée étant licenciée et les soldats jetés sur le pavé, il s'entendit avec les coquins les plus déterminés et les plus habiles et



Les Cartouchiens à l'hôtel Desmarets

forma une association pour exploiter Paris. Son intelligence, sa fertile imagination le désignaient pour chef de la bande qu'il organisa sur le modèle des compagnies militaires.

Sous ses ordres, il eut des lieutenants, sous-lieutenants, sergents, qui regardent des mots d'ordre, de ralliement et de passe, renouvelés tous les jours. Les attaques nocturnes multipliées, opérées avec méthode, jetèrent l'épouvante dans Paris.

Les rues étroites, obscures, les maisons fermées de bonne heure, les longs espaces de clôtures, parcs et jardins qui s'étendaient d'un hôtel à un autre, ou un couvent, favorisaient ces expéditions ; la police mal payée et mal composée restait indifférente ou impuissante à les réprimer.

Chaque jour la misère et surtout la soif ardente des plaisirs, l'amour du luxe et de la débauche faisaient pour la bande, ou la "clique" de Cartouche (comme on disait alors) de nouvelles recrues. La même taverne réunissait ainsi des individus de toutes les classes sociales : des gentilshommes ruinés, des agents de police et même des femmes.

Les filles ne manquèrent pas. Elles servaient comme de nos jours d'amoureuses ; attaquaient les passants attardés, les entraînaient dans des coupe-gorges.

Bientôt il y eut plusieurs bandes, — quatre, dit-on, — et un grand nombre de repaires, dont l'histoire nous a conservé les noms, c'étaient : — le cabaret de la "Pantoufle," rue Mazarine ; les "Trois-Poissons," rue Mandard ; "l'Image Notre-Dame," près de Montmartre, "où deux caves donnent dans les carrières" ; le "Chariot d'or" vis-à-vis le Temple, "où il y a une salle sourde par derrière" ; Le "Pistolet et la Pie," le cabaret des "Amoureux de Montreuil" sur le chemin de Vincennes.

Nous ne saurions énumérer toutes les maisons d'asile, les bandes réunies sous le commandement suprême de Cartouche en eurent dans tous les quartiers.

Ces bandes se prêtaient entre elles un mutuel appui, le mendiant accourait au secours du voleur ou de l'assassin. Elles gardaient une certaine indépendance, mais sur la demande de Cartouche se coalisaient ou fournissaient un contingent.

"L'Image Notre-Dame" surtout prenait volontiers le mot d'ordre du quartier général du "Pistolet."

Cette clique possédait quelques sujets fort remarquables : Va-de-bon-cœur, Louison, Ratichon, qui servait de mouche à la bande, et un portefaix, Simon Once, individu d'une force colossale que nous verrons bientôt à l'œuvre.

Le premier soin de Cartouche, en rentrant au "Pistolet," fut de faire appeler Ratichon.

— Nous allons, lui dit-il, frapper de grands coups, tenter de grandes entreprises. Sur deux mille que nous sommes, il y a assez de "doubleurs" hardis et habiles pour former une troupe d'élite invincible. Jusqu'à ce jour j'ai ramassé pas mal d'argent, ce qui me manque, c'est un intérieur, une résidence digne de moi. Je l'aurais si, au lieu de vendre à vil prix à nos recoleurs meubles, tentures, objets d'arts, j'avais racheté moi-même ces objets aux "fanandels," qui ne savent qu'en faire. Bref, il me faudrait un hôtel somptueux à déménager... Ratichon, peux-tu m'en indiquer un ?

— Oui, répondit l'interpellé, j'en connais deux énormément riches et très mal gardés.

— Le premier ? fit Cartouche.

— Le premier est celui d'un ambassadeur en ce moment en congé. L'ambassadrice l'habite encore, mais cette dame est assidue à l'Opéra et accepte volontiers à souper. En son absence, l'hôtel n'est gardé que par quelques domestiques qui, je le sais,

mettent leurs loisirs à profit pour aller au cabaret ; je compléterai mes renseignements sur le terrain.

— Et le second ?

— C'est celui du président Desmarets.

— Mais ce président est mort ?

— C'est ce qui rendra plus facile le pillage de son hôtel.

— Eh bien, nous commencerons par celui-ci.

— Ce n'est pas mon avis, dit Ratichon.

— Pourquoi, je te prie ?

— Parce que l'ambassadeur est attendu d'un moment à l'autre, tandis que l'hôtel Desmarets doit rester encore longtemps inhabité. Enfin le premier est le plus riche.

— Va donc pour l'ambassade, dit Cartouche.

— Si tu ne m'avais appelé, daron, je tentais le coup moi-même.

— Seul ?

— Non ; avec deux hommes d'action et trois ou quatre de "gaffe" (de guet).

— Vvyons, fanandel, tu connais l'affaire, je m'en rapporte à toi. Il faut deux hommes d'action, dis-tu, trois en te comptant, je serai le premier, quel sera le troisième ?

— Un des nôtres de "l'Image-Notre-Dame," l'hercule Simon.

— Soit. Pour le guet j'ai ce qu'il faut ici.

— Et quand agirons-nous ? demanda Ratichon.

— Ce soir... si c'est possible.

XIII

PILLAGE ET BATAILLE

À la chute du jour, Ratichon amena au "Pistolet" Simon Once. Le daron s'adjoignit Va-de-bon-cœur, ex garde française, et Labranche, un de ses anciens compagnons d'armes, capables de faire le coup de feu en pleine rue pour défendre leur chef. Deux ou trois "mions" (enfants) complétèrent la troupe et l'on parti.

On allait sur la rive gauche, rue de Tournon, à l'ambassade d'Espagne ; celle-ci avait alors pour résidence l'ancien hôtel du maréchal d'Anore, occupé aujourd'hui par la garde républicaine. Au dix-huitième siècle, ce vaste édifice se continuait sur la rue de Vaugirard. Les maisons qui actuellement font le coin de cette dernière rue et de la rue de Tournon n'existaient pas.

Ce fut de ce côté que Ratichon conduisit son chef.

Cartouche posta ses mions en observation le long du Luxembourg et ses deux gardes au carrefour.

En passant les ponts, il avait cru remarquer qu'il était suivi. Rue Dauphine, comme la rue était encombrée de voitures et de piétons, à cause de la Comédie-Française, située tout près de là, l'homme suspect s'était perdu dans la foule. Le daron ne put le signaler à ses fanandels. Il ne s'était pas trompé cependant. Celui qui le suivait était l'exempt Postel, qui, sur le signal donné par Laroche, avait cru reconnaître le complice de Rati-boule. Il doutait cependant... De là une certaine hésitation qui lui fit perdre les traces de celui qu'il s'était décidé à suivre.

Dans la rue de Tournon, surtout vers le haut, Cartouche avait trouvé la solitude. Nul endroit de ce quartier n'est encore le soir aussi paisible. Bien qu'il fût huit heures à peine, il n'y avait pas un chat autour de l'hôtel.

Sur l'ordre du daron, Simon le colosse, arabouté contre la muraille, prêta ses robustes épaules à Ratichon qui grimpa des sus. Le plus agile des trois et le moins lourd, Cartouche, grimpa de Simon sur Ratichon et forma le sommet de cette pyramide humaine. Alors, appuyé au balcon d'une fenêtre, ce dernier coupa une vitre à l'aide d'un diamant et ouvrit.

La pièce qui s'offrait à lui était sans lumière. Eojamber le balcon n'offrait aucune difficulté et, cela fait, il tendit la main à Raticion et l'onleva.

—Où sommes-nous ? fit le daron.

—Nous allons voir, répondit l'autre en battant le briquet.

Et selon l'ancien procédé, que les voleurs n'emploieront plus jamais, si chères que soient les allumettes phosphoriques, il alluma un joli fallot de poche.

Ils se trouvaient dans le cabinet de toilette de l'ambassadeur. Une porte en face et une autre à gauche étaient closes par des rideaux épais. Raticion souleva très discrètement un bord du rideau de gauche et vit une salle de bains. Rien à faire de ce côté.

Mais Cartoucho, en écartant de même la portière de face, fut témoin d'une scène, qui aurait pu être amusante et qui était fort inattendue.

Dans un petit salon, d'une élégance inouïe et réservé aux réceptions intimes, une jeune femme en robe longue de satin broché se tenait devant une grande psyché et, à la lumière de deux candélabres, essayait une parure de diamants.

Le daron mit un doigt sur sa bouche, fit signe à son fanfan et lui dit : " Regarde."

Fort jolie cette femme !... Une Espagnole de quinze ans, dont la glace présentait par échappées le provoquant minois, et dont le corsage, profondément échancré, invitait à aller sur la pointe du pied déposer un baiser dans le léger sillon que creusent les épaules.

Elle venait de mettre à ses oreilles deux boucles étincelantes ; près d'elle plusieurs écorins ouverts étalaient diamants, rubis et émeraudes.

Sur des fauteuils des robes de lampas, des corsages de dentelles, des fleurs, des nœuds de rubans étaient jetés pêle-mêle après avoir servi de passe-temps à la coquetterie de la jeune femme. La vue de ces richesses fit oublier à Cartoucho les mouvements et les mines gracieuses de l'Espagnole.

Raticion lui soufflait à l'oreille :

—C'est la première camériste ; elle est seule. Tu vois tous les bijoux de sa dame. Y allons-nous ?

Le daron lui mit la main sur la bouche et lui dit tout bas :

—Je vais la faire venir à nous.

En même temps son pied craqua légèrement sur le parquet. Mais la belle était si occupée... Il renouvela le même bruit à plusieurs reprises et de plus en plus fort. Alors elle parut prêter l'oreille et tourna vers la portière de grands yeux inquiets.

Cartoucho ne bougea plus. Elle se tranquillisa ; il reprit son manège : nouvelle alarme.

Que pensa-t-elle ?... Peut-être qu'elle avait laissé ouverte une fenêtre de la chambre de toilette ou de la salle de bain. Reposant dans son nid de voleurs le collier qu'elle allait essayer, elle s'avança résolument dans la direction des deux hommes. Ceux-ci s'effacèrent assez pour lui livrer passage. Elle souleva la tenture, et la main nerveuse de Cartoucho la saisit à la gorge en même temps que Raticion la serrait dans ses bras.

—Ne bouge pas, ne crie pas, ou tu es morte !...

L'avis était superflu ; elle se pâmait.

—Porte-la dans le salon, dit le daron.

Raticion obéit ; son chef coupa deux cordons de sonnettes et en un clin d'œil la femme de chambre fut garrottée. Raticion étendit ensuite des serviettes de toilette et l'on y déposa les écorins sans oublier les boucles que l'Espagnole avait encore.

—Heureusement que Simon est solide, disait Cartoucho, car ce sera un vrai déménagement.

En effet, dans cette opulente demeure mille objets étaient à sa convenance. Aux bijoux il joignit les costumes, toute la garde-robe et la nécessaire de toilette en vermeil, bassins, boîtes, flacons. Il aurait volontiers décroché les rideaux.

—Je manque de tout, disait-il.

Au fur et à mesure que son chef fermait un paquet, Raticion le descendait par une corde, muni d'un crochet, à Simon et aux deux gardes.

Du petit salon les deux coquins passèrent dans un salon plus grand, s'éclairant hardiment d'un candélabre d'or à six branches qu'ils considéraient déjà comme leur propriété. Dans cette nouvelle pièce le butin fut peu considérable, mais la salle à manger leur offrit une proie magnifique : un service de table en vermeil !

—Comment emporter cela ? s'écriait Raticion.

—Et comment le laisser ? reprit Cartoucho, ça me paraît plus difficile.

—Irons-nous loin avec nos charges ?

—Jusqu'chez la Marmotte.

Marmotte-Boulangier, une receleuse célèbre, demeurait derrière les Chartreux, aujourd'hui au bout de la rue d'Assas.

Ployés tous deux sous le poids des couverts et de la vaisselle enveloppés dans des nappes, ils traversèrent de nouveau l'appartement. La vue de la belle camériste, restée étendue sans mouvement sur le tapis, réveilla la sensibilité de Raticion.

—Quel dommage d'abandonner cela ! fit-il. C'est un bijou qui vaut son poids d'or.

—Nous laissons bien autre chose, soupira Cartoucho.

—Quoi donc ?

—La caisse... Mais nous n'avons pas de voiture. Allons, partons.

Et les quatre bandits, chargés comme des mules, s'acheminèrent le long du Luxembourg, sans rencontre fâcheuse. Dans ce quartier, peu peuplé jadis, le Parisien ne s'aventurerait pas volontiers le soir.

La Marmotte, qui les reçut, habitait une mansarde au fond d'une cour, derrière un grand magasin de chiffons. Un long couloir, où il faisait noir à midi, donnait accès à sa tanière. Qui aurait soupçonné tant de richesses en pareil endroit ?

En entrant chez la chiffonnière, on ne savait où poser les pieds ; on n'évitait un amas de ferrailles que pour heurter un tas de faïences ou de bouteilles ou à quelque meuble ébréché enseveli sous des loques sordides.

Mais sous ce fumier et dans le sable d'un caveau dormaient souvent des trésors.

De même sous la tignasse poussiéreuse et la crasse de la Savoyarde, venue à Paris avec une marmotte dont elle avait vendu la peau et gardé le nom, sous ce masque de malpropreté, se cachait une physionomie intelligente et fine.

Invitée par Cartoucho à estimer le butin, elle déclara d'abord qu'elle ne voulait pas des nippes ; ces soies de Chine, ces dentelles étaient d'une "défai" trop difficile. Les diamants le séduisirent. Ils valaient cinquante mille écus ; elle en offrit cent louis.

Raticion haussa les épaules, tandis que Labranche et l'hercule Simon furent éblouis.

Mais, d'autre part, quelle déception pour ces derniers quand au déballage du service de table, d'un travail artistique précieux, elle dit :

—J'achète au poids ; il faudra fondre tout cet argent en lingots, et ce n'est pas mon affaire ; je payerai pour ce travail.

—Mais qu'est-ce que tu jaspines là, Marmotte ? c'est de l'or.

—Non, c'est du vermeil, de l'argent doré.

—Oh ! les voleurs ! fit Labranche.

—Et puis, vous concevez, ajouta la receleuse, pour des plats, des assiettes, de la vaisselle enfin on n'emploie pas de l'argent fin. A quel titre est l'argent ? je ne le saurai que plus tard.

—Et ça ?... et ça ? s'écria Va-de-bon-cœur avec colère en indiquant le nécessaire de toilette. C'est du fer-blanc point en jaune, peut-être.

—C'est encore du vermeil, répondit dédaigneusement la Savoyarde. C'est léger... Sa plus grande valeur est dans le travail. Mais il faut l'envoyer à la fonte à cause de ces couronnes et de ces écussons aux armes d'Espagne.

—Carogue ! Si tu ne fais un bon prix, je t'écrase comme une arague que tu es.

—Que le daron parle ! répondit la receleuse. J'offre cent louis du tout.

—Je te laisse tout cela en dépôt, dit Cartouche. Donnons dessus cent louis "d'acompte." Demain je reviendrai faire peser le vermeil.

La Savoyarde accepta. On descendit le butin à la cave. Elle se disait qu'après avoir bu leurs cent louis, les fananols se montreraient moins difficiles. Quant à Cartouche, son intention était de racheter le butin. Il le trouvait donc estimé assez cher.

On alla vider quelques bouteilles dans un bouge du quartier, puis on se sépara, après être convenu que le lendemain à neuf heures du soir, on se retrouverait rue des Petits-Augustins. Le daron recommanda que l'on prit des armes et des munitions.

—Le pillage de l'ambassade d'Espagne va faire du bruit, dit-il, et demain il y aura partout des patrouilles.

Dans la prévision d'une lutte et aussi pour faciliter un déménagement considérable, il renforça sa petite troupe de deux anciens soldats du "Pistolet," Clermont et Versailles, qu'il plaça sous les ordres de son lieutenant Balagny.

Ce dernier fut chargé de tenir une charrette dans les environs, afin d'y placer les meubles les plus précieux. Il regrettait de n'avoir pu emporter de la rue de Tournon la toilette d'ivoire et sa glace de Venise.

En stratège consommé, afin de détourner l'ennemi de son objectif principal, il ordonna quelques coups de main bruyants sur différents points vers huit heures et y engagea des casse-cous, des enfants-perdus de diverses bandes.

Les femmes furent tenues en dehors des opérations.

A l'égard du beau sexe, Cartouche professait des idées peu avancées, même pour son époque, et qui n'ont plus cours que chez les musulmans. Il en faisait le charme et l'ornement de la société, l'en employait quelques-unes, mais leur reprochait de confondre trop facilement les affaires d'argent et les affaires de cœur. Il est vrai, d'autre part, disons-le à sa décharge, que bien peu des dames, almées, anges d'amour et demoiselles des différentes cliques, avaient autant de conduite et de tenue que Jeannoton-Vénus ou la Cocasse.

Mais venons à l'expédition projetée. Rue des Petits-Augustins, s'élevait l'hôtel de Nicolas Desmarests, neveu du grand Colbert et contrôleur général sous Louis XIV. Ce bonhomme, énormément riche, venait de mourir subitement. Il avait une réputation d'avare et passait pour conserver chez lui beaucoup d'argent.

Ratichon, qui s'était souvent introduit chez lui sous divers

prétextes, en racontait des traits à mourir de rire. Il connaissait les êtres de la maison et promettait une récolte abondante. D'ailleurs l'hôtel, dont aujourd'hui il reste à peine vestige, était d'aspect princier. Sa porte géante, un des chefs-d'œuvre du meilleur élève de Mansart, Lassurance, sert aujourd'hui d'entrée au passage des Panoramas, en face de la petite rue de Montmorency.

Ce ne fut point par cette grande porte que les Cartouchiens entrèrent, mais par une petite porte de derrière, dont il nous serait difficile d'indiquer aujourd'hui l'emplacement, et qui ne résista point à la pesée d'une pince-monseigneur. Ils s'introduisirent au nombre de huit et se divisèrent en deux groupes : l'un, chargé de la garde des issues : Balagny, Clermont et Versailles ; l'autre des fouilles à l'intérieur, composé de Cartouche, Ratichon, Labranche et Va-de-bon-cœur.

Simon le porte-faix fut chargé du transport du butin de l'intérieur à la sortie.

Les fouilleurs se multiplièrent avec une activité incomparable. Le mobilier, les objets d'art, tableaux et statues, de cette riche demeure feraient honneur aujourd'hui à plus d'un musée. Les appartements étaient tendus de tapisseries de F. de Troy et J.-B. Oudry, et leurs tapis sortaient de la Savonnerie ; ils étaient mublés des œuvres élégantes et splendides de Boule, graveur du sceau de Louis XIV : lits en bois des îles, commodes, tables, enrichis de marqueteries de nacre, d'écaïlle ou d'ivoire et de cuirures ciselées, lustres d'or et de cristal de roche, consoles de marbre rose au pied doré ; toiles de Mignard, de Restout, de Vanlon, marbres de Girardon et de Coustou, merveilles de tous genres arrêtaient les regards à chaque pas et allumaient chez les plus intelligents de ces bandits la soif brûlante des convoitises.

Mais quoi, il faudrait donc laisser tout cela ! On ne pouvait en charger les épaules de Simon !... Ne pouvant s'emparer de ce trésor de luxe, Cartouche, par moments, le prenait en haine ; il ressentait contre lui des rages sourdes, de stupides envies de détruire.

Ratichon, qui avait promis de l'or, ne reculait devant aucune violence et fracturait en vandale les secrétaires et les armoires, dont les vantaux, les tiroirs volaient en éclats sous ses coups.

A cet horrible travail ils avaient déjà ramassé quelques rouleaux de louis, une collection de boîtes et de tabatières d'or et d'argent, quelques bijoux, quand soudain un coup de feu retentit, et Simon leur cria : — A nous ! voilà la "pousse !"

L'hôtel était cerné et déjà envahi par une véritable armée d'archers commandés par les exempts Postol et Parnotier.

Balagny et les siens font bonne résistance, mais, forcés de reculer sans lumière et sans guide dans cette vaste habitation, ils s'égarèrent et tiraillent au hasard au risque de se blesser entre eux. Clermont, une balle dans la cuisse, tombe dans un coin ; Balagny brise son épée dans un coup porté à faux, Versailles acharné à percer dans l'escouade dont un couleir est encombré tue trois à quatre archers, frappant en furieux et criblé de blessures, dont il n'a pas senti d'abord la gravité, va rouler au delà des assaillants, jusqu'au seuil de la porte.

Mais ces derniers n'avancèrent plus si vite. Balagny et Simon l'hercule se sont barricadés, il leur faudra employer la hache. Derrière les portes et les meubles accumulés les bandits entendent les voix nombreuses des agents.

—Etes-vous fous ? dit Cartouche. Nous sommes cernés, notre perte est jurée. Résister est insensé ; il faut fuir.

—Par où ? demande Balagny.

—Ratichon connaît l'hôtel, il va nous conduire.

—Par en haut, dit celui-ci, par les toits.

Mais tout à coup s'interrompant :

—Écoutez ! fit-il en indiquant le plafond. On entre par les fenêtres du premier étage : nous sommes fichus.

—Eh bien ! s'écrie Cartouche, allons au-devant d'eux, s'il en est temps encore. Il n'y a plus de salut que là !

—A l'escalier ! dit Ratichon ; je le connais, suivez-moi.

Il s'élança et, malgré les ténèbres, ses amis coururent derrière lui. Le diou des voleurs (un parent à celui des ivrognes), les protège et inspire Ratichon qui retrouve un escalier de service et le grimpe tandis que les hommes de d'Argenson descendent lourdement par le grand escalier.

Ces bons archers, sous la conduite de Postel, arrivent au rez-de-chaussée en même temps que les Cartouchiens atteignent le second étage ; mais là s'arrêtent les communications.

—Reste-là, Simon, dit le daron au colosse. Tu vas défendre ce palier ; s'il se présente une mouche, avant que nous soyons sur l'ardoise, voilà un merlin. Tu te tiendras de côté, comme cela, et à chaque tête d'archer qui se montrera : pan !...

Puis au Ratichon :

—Et toi, mon bon, cherche par où monter aux combles.

De nouveau ils se mettent à courir, mais cette fois à l'aventure. Les fenêtres élevées et sans rideaux répandent dans les chambres une lumière pâle, mais suffisante à les orienter. Ils entendent les cris des gens de police et des badauds qui remplissent les rues. Ils battent les murailles, sans découvrir aucune issue. Ils se perdent.

—Où est Ratichon ? demande Cartouche à Labranche.

—Je ne le vois plus.

En effet ce dernier a trouvé le ressort d'une porte secrète ; cette porte s'est ouverte sous sa pression ; il en a franchi le seuil, mais elle s'est refermée d'elle-même derrière lui. Il est prisonnier dans une cachette.

Au même instant un cri d'effroi s'élève. Qu'est-ce ?... On monte, mais par le grand escalier.

—A moi, fanandols ! crie Va-de-bon-cœur en déchargeant son pistolet.

—Décidément, dit Cartouche, je n'ai plus le choix.

Et, jetant bas son habit, il se glisse dans une cheminée. Labranche lui soutient le pied et le pousse... Mais dans une de ces belles cheminées d'autrefois, l'élève des bohémiens devait se trouver à l'aise. La distance à franchir n'était pas considérable, et, pendant que Va-de-bon-cœur et Simon se battent, Cartouche prend pied sur le toit où Labranche va le rejoindre.

A peine a-t-il touché l'ardoise qu'il se couche et c'est en rampant qu'il cherche à s'orienter.

Heureusement pour lui, dans le quartier vivant et peuplé où il se trouve les hôtels ne sont point isolés les uns des autres, comme dans le quartier Saint-Germain.

Du toit où il se trouve, il peut passer sur un autre... si toutefois il ne perd pas de temps... car son habit est resté dans la chambre... l'exempt Postel l'aura trouvé et alors... Le fugitif le sait et fait son chemin.

De l'hôtel Desmaret il passe sur le toit de l'hôtel voisin qui appartenait à M. de Boufflers. Ce dernier a un jardin sur le boulevard. Il se dirige de ce côté où il sera moins exposé aux regards.

En se penchant au bord de la cheminée, avec l'adresse et l'audace d'un couvreur, il voit au-dessous de lui, au premier

étage, un balcon dont la balustrade reflète la lumière d'une chambre. Son plan est fait aussitôt.

Il descend dans le grenier, pour y chercher une corde. Il trouve d'excellentes cordes de oric très longues qui servent à étendre à linge... et bientôt il opère sa descente sur le balcon.

L'histoire devient si étrange, que nous interrompons un instant notre récit pour prier le lecteur de croire que nous n'inventons rien ; tous les biographes de Cartouche ont raconté cette aventure.

Comme il sautait sur le balcon, la marquise Boufflers venait de se mettre au lit. Ses femmes s'étaient retirées en laissant d'après son ordre la fenêtre entr'ouverte, à cause de la chaleur.

Tout à coup un bruit léger se fit et les rideaux, en s'écartant, découvrirent une tête d'homme.

(A CONTINUER.)

Commencé le 6 août 1835 — (No 293).

A tout nouvel abonné, outre la prime à laquelle il a droit tel que mentionné sur la dernière page, nous donnerons gratuitement le commencement de ce feuilleton.

A PROPOS DU CHOLÉRA

Le choléra a éclaté à Toulon, à Marseille. Il tend à se propager dans le voisinage. Où le redoutable visiteur va-t-il porter ses ravages ? Dieu seul le sait qui peut dire aux océans et aux microbes : Vous n'irez pas plus loin !

L'homme pourtant a quelque chose à faire : la propreté, une sobriété et saine nourriture, la tempérance en tout et pour tout, sont indiquées comme moyens préventifs.

Surtout il ne faut pas avoir peur.

Une légende orientale raconte qu'un jour la Peste alla trouver un sultan, ne sais lequel et lui dit : " Je passe par ton pays, il me faut 10,000 personnes.—Prends-les, monstre, fit le sultan avec horreur ; prends-les et va-t'en." Au bout de trois mois la Peste retourne vers le même sultan. " Je pars, lui dit-elle, c'est fait ! —Menteuse, lui crie le monarque indigné, tu m'avais demandé 10,000 victimes, tu en as dévoré 30,000 ! " La Peste répliqua : " Je n'ai pris que mon compte, c'est la Peur qui a fait le reste."

" Quiconque n'a pas peur de la mort, disait Napoléon I^{er}, la fait passer dans les rangs ennemis."

En temps d'épidémie on est comme sur un champ de bataille : souvent qui n'a pas peur de la mort, l'écarte.

Toutefois le vrai secret de la paix, en face de la mort, n'est pas dans la bravoure ou la bravade, mais dans la foi en Jésus-Christ qui a vaincu la mort et nous a donné la vie éternelle. On raconte que Henri III alla trouver Bernard Palissy à la Bastille et lui proposa d'adjurer le protestantisme : " Sans cela, ajouta le prince, moi-même je ne pourrai pas vous sauver.—Sire, répondit le croyant, je sais mourir."

Savoir mourir, parce qu'on porte en soi la paix de Dieu et le germe de la vie éternelle, c'est parfois le secret d'éloigner la mort, c'est toujours le moyen de la voir venir avec la confiance éricieuse de ce saint vieillard qui disait : " Laisse maintenant aller ton serviteur en paix, selon ta parole, car mes yeux ont vu ton salut ! "

LA MAIN MYSTÉRIEUSE

On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction, qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeurèrent debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat, d'où sortaient les paroles graves. Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

—C'est affreux. Cela touche au surnaturel. On ne saura jamais rien.

Le magistrat se tourna vers elle :

—Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot "surnaturel" que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leurs voix n'en firent qu'une :

—Oh ! dites-nous cela.

—J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

J'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français, pris à Marseille en passant. Bientôt tout le monde s'occupait de ce personnage singulier, qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et, chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux à tirer au pistolet et à la carabine. Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut personnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On oisait même des circonstances particulièrement horribles.

Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell. Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient, devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me mis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété. J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'exouser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique, et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloges de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup "cette" pays, et "cette" rivage. Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant : "J'avé eu beaucoup d'aventures, oh ! yes." Puis je me mis à lui parler de chasse, et il me donna les détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant, et même la chasse au gorille. Je dis :

—Tous ces animaux sont redoutables.

Il sourit :

—Oh ! non, le plus mauvais a été l'homme.

Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content :

—J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.

Puis il parla d'armes, et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes. Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu. Il annonça :

—C'était une drap japonais.

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu, et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras. Autour du poignet, une énorme chaîne de fer, rivée, soudée à ce membre malpropre l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse. Je demandai :

—Qu'est-ce que cela ?

L'Anglais répondit tranquillement :

—C'était ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.

Je touchai ce débris humain qui avait dû appartenir à un colosso. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lamelles de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi, elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage. Je dis :

—Cet homme devait être très fort.

L'Anglais prononça avec douceur :

—Aoh yes ; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.

Je crus qu'il plaisantait, je dis :

—Cette chaîne maintenant est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

Sir John Rowell reprit gravement :

—Elle voulé toujours s'en aller. Cette chaîne été nécessaire. D'un coup d'œil rapide j'interrogeai son visage, me demandant :

—Est-ce un fou ou un mauvais plaisant ?

Mais la figure demeurait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils. Je

remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque. Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

Une année entière s'écoula. Or, un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit. Une demi-heure plus tard, je pénétrais dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme, mais il était innocent. On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce. Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait, tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu. L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable, il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dits faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

— On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait. Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt soigné par les dents juste à la deuxième phalange. Puis on procéda aux constatations. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici en quelques mots la déposition du domestique : Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure. Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main desséchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime. Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Scrupuleux, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querrellé avec quelqu'un.

Cette nuit là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien. Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre et remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvé dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là ; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait. Voilà mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

* * *

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elle s'écria :

— Mais ce n'est pas un dénouement cela, ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité :

— Oh ! moi, mesdames, je vais gâter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'est pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura :

— Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

— Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

X... Z...

EN TEMPS DE GUERRE

Pour peu que vous ayez parcouru la Champagne en touriste, vous connaissez à coup sûr le château de Rugueville, situé à quelques mètres au nord d'Épernay. C'est un des plus anciens châteaux de France, et bien que fort délabré aujourd'hui, il offre maintenant aux amateurs de vieilles pierres, d'un puissant intérêt. Ses propriétaires, les comtes de Rugueville, lui ont laissé, en effet, depuis des siècles, tout son caractère, et son ameublement, avant la guerre de 1870, n'était pas moins curieux que son architecture. Ce n'était que bahuts, tapisseries de haute lice, lits gigantesques comme on en voit à Cluny, etc., etc...

Il y avait surtout une très belle collection d'armes, et ce musée spécial, plein de hallebardes, de boucliers et d'estoques de toutes les époques, semblait, en quelque sorte, gardé par six chevaliers casqués, cuirassés, éperonnés, et debout sur leurs socs, la lance ou la masse d'armes au poing. Ces armures, dressées maintenant sur des mannequins, étaient toutes des armures historiques. L'une venait d'un comte de Champagne ; l'autre, disait le pancarte qui y était attachée, avait appartenu à Henri de Traustamar. Les quatre autres étaient celles de membres de la famille de Rugueville, et la plus intéressante de toutes avait fait campagne sur le dos de Guillaume II, dit le "Tête," qui suivit Saint-Louis à la Croisade et ne revint en France qu'après la mort de celui-ci.

La carapace de fer du preux baron avait fort grand air, surmontée de son heaume à visière baissée. Dans le bras gauche était passé un écu où l'on voyait encore les armes de Rugueville. Au pied, il y avait une masse d'armes, que le gantelet de fer droit semblait avoir laissé échapper.

Le comte de Rugueville, dernier descendant de la famille, était capitaine de hussards au moment de la guerre. Quand il rejoignit son régiment, il laissa le château sous la garde d'un ancien zouave invalide, nommé Mathieu, qui avait été le brosseur de son père, et qui était installé dans le domaine depuis plus de quinze ans.

Vinrent nos défaites. Puis l'invasion. Le château de Rugueville fut envahi par les Prussiens, et un officier supérieur, le major Von Kraaf, s'y installa avec une vingtaine d'hommes. La vieille demeure historique en vit de dures à partir de ce moment là. Avec la rage de destruction particulière à leur race, les Allemands se mirent à saccager méthodiquement toutes les richesses artistiques entassées autour d'eux, ébranlant les bahuts, déchirant les tapisseries avec leurs sabres, crevant les tableaux

à coups de revolver, briaant, démolissant à plaisir. Le vieux Mathieu ne se gênait guère pour manifester ses sentiments aux pillards, ce qui les amusait beaucoup.

—N... d... D... ! répétait-il à chaque instant, si je n'avais pas une jambe de bois ! je serais allé me battre comme les autres, et je sens que j'aurais abattu mon demi-cent de Prussiens !

Et il songeait à la désolation de son maître quand il reviendrait. Mais le capitaine de Rugueville ne devait pas revenir, car, quelques jours avant la conclusion de la paix, il avait été tué.

Quant arriva enfin le moment du départ pour les Prussiens, Mathieu était littéralement fou de haine. Depuis trois mois, il disait à chaque instant qu'il mourrait content s'il pouvait en tuer au moins un, ce qui faisait rire aux larmes le major Von Kraaf.

O'était un joyeux major, s'amusant de tout, et qui adorait les bonnes farces. Il avait, plus que personne, contribué au sac du château, et il partait satisfait des dégâts qu'il y avait commis. La veille du départ, le major se coucha après un excellent souper. On avait bu pendant plus de trois heures, et il avait annoncé, — en présence de Mathieu, par qui il avait fait monter du vin, — qu'il avait trouvé une idée très originale pour laisser trace de son passage. Il ne s'expliqua pas davantage, mais recommanda à ses compagnons d'entrer une dernière fois dans la galerie des Armes, le lendemain matin, avant leur départ.

Lui-même, pour mettre son idée à exécution, y pénétra vers sept heures du matin. Riant tout seul de son gros rire, il commença par introduire une longue pipe dans la visière baissée d'Henri de Transtamare. Puis, sur la poitrine d'aïeul du comte de Champagne, il colla, — en se tordant, tant il trouvait cela spirituel, — une choppe en papier découpé. Il s'avança ensuite vers Guillaume de Rugueville, dans l'intention d'attacher à son écu armorié un écriteau où se lisait cette inscription :

QUINCAILLERIE A VENDRE

Mais, au moment de mettre l'écriteau en place, le major Von Kraaf ressentit la plus grande surprise qu'il ait éprouvée de sa vie.

Elle fut courte d'ailleurs, mais tout à fait saisissante. Il vit le chevalier lever son poing ganté de fer, et, assommé net, il tomba en arrière sans avoir le temps de pousser un cri. Jamais on n'avait vu un major si proprement expédié.

En trouvant son cadavre une heure plus tard à côté des débris de l'armure toute disloquée, les Prussiens comprirent tout de suite que c'était Mathieu qui avait fait le coup. Mais on battit vainement le pays pour lui mettre la main dessus, il fut introuvable. Il avait demandé asile à un habitant d'Épernay, chez qui il arriva à moitié mort de fatigue et le poing brisé par le terrible coup qu'il avait appliqué. Il fallut lui couper la main. On la lui coupa, et il guérit parfaitement. L'homme à la main coupée, comme on l'appelle partout, est aujourd'hui contre-maître dans une grande fabrique de champagne.

D... V... N...

Un ami de Champoireau écrit une lettre à la hâte, ayant peur d'arriver trop tard pour la dernière levée :

— Cherche-moi une enveloppe ! vite ! dit-il à Champoireau.

— Bien, mon ami — fait celui-ci — où est la cire ?

— Pourquoi faire ?

— Pour cacheter l'enveloppe pendant que tu finis ta lettre ; ce sera chose faite !

VARIÉTÉS

On fête la décoration d'un nouveau chevalier.

— Eh bien ! Cadet, dit un des convives au dessert, vous ne complimentez pas notre ami ?

— A quoi bon ? répond Cadet, je ne dirais jamais autant de bien de lui... qu'il en pense lui-même !

* **

A la chasse :

Calino. — Lâchez donc votre chien, si vous voulez chasser.

Guibollard. — Pas si bête ! Il m'a coûté fort cher, je n'aurais qu'à le perdre !

* **

Un nègre comparait devant le juge du district.

— Qui est-ce qui vous a emmené en prison ?

— Massa, ce sont deux policemen.

— J'entends ; mais est-ce que ce n'était pas pour ivrognerie ?

— Si, massa, ils étaient ivres tous les deux !

* **

Un plaideur se plaint vivement à son avocat des frais considérables que lui coûte son procès.

— Vous ne faites que votre devoir, dit l'homme de loi.

— Comment cela ?

— Le devoir de tout bon Français est " d'éclairer " la justice.

* **

Interrogatoire :

— Vous aviez l'intention de tuer le plaignant ?

— De le voler, monsieur le président ; pas de le tuer.

— Alors pourquoi aviez-vous un revolver chargé sur vous ?

— Oh ! ça, vous comprenez ; la nuit... on peut trouver des voleurs !

NOS PRIMES

Jusqu'à nouvel ordre, tout abonné d'une année et plus, recevra le commencement du **ROI DES VOLEURS** et la collection des ouvrages ci-dessous.

● A toute personne qui nous enverra \$1.00 nous donnerons la collection de notre journal contenant les feuillets complets ci-après nommés : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique* ou *Le Nihilisme en Russie* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, plus le journal pendant un an. — La collection de ces trois romans embrasse plus d'une année et demi de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$2.00 nous donnerons la collection contenant *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *La Fille de Marguerite*, *Les Dramas de l'Argent* et *Les Meurtriers de l'Héritière*, et le journal pendant deux ans. — Ces cinq feuillets comprennent près de trois ans de notre journal.

A toute personne qui nous enverra \$3.00 nous donnerons la collection complète de notre journal du 1er janvier 1881 au 1er juillet 1884, soit trois ans et demi, et notre journal pendant trois autres années. Cette collection renferme dix feuillets complets, ce sont : *Les Aventures du Capitaine Vatan*, *La Dame de Pique*, *Un Echap-pé de la Bastille* ou *Écili l'empoisonneur*, *Une Vengeance de Peau Rouge*, *La Grande Halle*, *La Demoiselle du Cinquième*, *Le Testament Sanglant*, *Les Dramas de l'Argent*, *La Fille de Marguerite* et *Les Meurtriers de l'Héritière*.

Toute personne qui nous enverra quatre nouveaux abonnés recevra en prime toute la collection de trois ans et demi.

Nos abonnés actuels peuvent profiter de ces avantages.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuillet avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

Aucun nom n'est inscrit sur nos listes d'abonnement avant que le prix de la souscription soit payé.

Les conditions d'abonnement sont : — Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payable d'avance. On ne peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois. Pour la ville de Montréal, 50 cents en plus par année pour la livraison à domicile.

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE, ÉDITEURS,
475 rue Craig, Montréal.

Boîte 1926.